

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 2

Artikel: Pierre Tatipotze : I : la soupa à la farna
Autor: Favrat, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196018>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

les comptoirs où des demoiselles accortes, minaudant avec de jolies grâces, faisaient leur gentil commerce, et à tous les galants propos dont on payait leurs services, répondaient, le sourire aux lèvres, par le traditionnel :

— Voici, monsieur ! Voici, madame !

En attendant mon tour, je m'amusai de ce spectacle et suivais, en juge désintéressé, ces coquets manèges. Et je me demandais d'où pouvaient bien venir ces jolies filles, si bien nippées, qu'on voit, aux premiers jours de décembre, apparaître chez les confiseurs, et qui, fin janvier, s'envolent vers des régions inconnues.

Et, avisant une vieille dame, aux allures de camarera-mayor qui, de son fauteuil, ne perdait pas un seul geste du gracieux escadron volant, je me mis à causer avec elle, pour connaître le mot de ces énigmes vivantes.

Elle me dit :

— D'où elles viennent, où elles vont, comment elles vivent pendant les dix autres mois de l'année, elles seules, monsieur, pourraient vous le dire. Ce que je sais, c'est que ce sont des Parisiennes, et des Parisiennes pur sang, car il faut des Parisiennes pour cette besogne. Le public est ainsi fait qu'il dédaigne les meilleures choses si elles lui sont servies par des laïdrons sans bonne grâce et sans entre-gent. A défaut d'autres, nos demoiselles d'extra — c'est ainsi qu'on les appelle — ont, au degré suprême, ces deux vertus-là. Chaque année, dès novembre, il en vient, de tous les coins de Paris, pour se faire inscrire. Il y a du choix, allez, monsieur, ce qui nous permet d'ouvrir entre les concurrents un véritable concours de beauté. Mais ne croyez pas que le triage soit facile. Il ne suffit pas d'être avenante et jolie, il faut encore n'être ni gauche, ni timide, sans être pour cela trop effrontée. Et puis, quel rude apprentissage ! Certaines ont la tête dure ; d'autres l'ont... ailleurs...

Ah ! monsieur, la rude tâche que j'ai là ! Car c'est moi qui suis chargée de dégrossir et d'instruire les ignorantes, et c'est un crève-cœur de penser que c'est peine perdue, et que les trois quarts s'en iront au moment où elles seraient bonnes à quelque chose ! Beaucoup même prennent les devants !... Ainsi, pas plus tard que ce matin, deux ont joué la fille de l'air, et pour avoir un prétexte honnête, elles ont mangé des marrons à mon nez, sachant que je suis impitoyable pour les gourmandes.

Un chant national.

Sous ce titre, un de nos abonnés nous adresse les lignes suivantes :

Monsieur,

Votre article rappelant l'attitude de notre pays vis-à-vis de la Prusse, à l'occasion de la question de Neuchâtel, m'a beaucoup intéressé, car c'est là une des belles pages de notre histoire. Mais, à ce propos, permettez-moi une petite observation : vous avez oublié de dire que c'est à ce conflit que nous devons un de nos chants nationaux les plus populaires : *O monts indépendants*. Vous devez d'ailleurs en avoir déjà fait mention dans votre journal il y a quelques années, si je ne me trompe.

Quoi qu'il en soit, voici en quelques mots ce qui se passa :

Les troupes marchaient à la frontière, les communes votaient un supplément de solde à nos soldats, des comités de dames et de citoyens dévoués ouvraient partout des souscriptions pour leur envoyer des vêtements chauds, chacun répondait d'une manière ou de l'autre à l'appel adressé par la gravité des événements.

D'un autre côté, nos poètes encourageaient la défense du sol natal par des productions littéraires, des strophes empreintes du plus ardent patriotisme, qui paraissaient chaque semaine dans nos journaux.

On peut juger alors comment on sentait le besoin, — surtout dans la Suisse française, — d'avoir un chant national. La Suisse allemande avait le sien.

Aussi la section genevoise de la *Nouvelle Zofingue* ouvrait-elle un concours pour la composition d'un chant populaire sur l'air du *Rufst du mein Vaterland*. Un jury nommé d'avance

était chargé de décerner un prix de 100 francs à la meilleure composition. Ce jury, réuni le 23 janvier 1857, examina 35 compositions venues de divers points de la Suisse, et couronna celle de M. Henri Rœrich, qui se trouve aujourd'hui dans tous nos recueils de chants patriotiques sous le titre : *Chant national*.

O monts indépendants,
Répétez nos accents,
Nos libres chants ;
A toi, patrie,
Suisse chérie,
Le sang, la vie
De tes enfants !

Nous voulons nous unir,
Nous voulons tous mourir
Pour te servir.
O notre mère,
De nous sois fière,
Sous ta bannière,
Tous vont partir.
Etc., etc.

Veillez agréer, Monsieur le rédacteur, les amicales salutations et les vœux de bonne année de votre vieil abonné. B. B.

Pierre Tatipotze.

I.

La soupa à la farna.

Quand Pierre l'eut coumeniyi, son père qu'avai prau d'ôtros enfants a gardà sein stusse, lai dese deïnse on bon matin : « N'è pas question, tè vaique frou de l'écoula, te sà lierre et écrire, tè faut via, tè faut alla à maître. Ié justameint trovà desando pè la Grenetta, lo monnai de Breteigny que tzertzé on volet, tè faut lai parti déman matin verre cein que tè vao bailli.

Et noutron Pierre s'eïn alla coumeint son père lai avai de. Sè fe biau avoué sa vesta nàuva de grisette, que l'avai étà à la coumenion avoué, fourra on bocon de pan dein sa catzetta, et lo vaique via. Trova lo monnai que saillivè dâo moulin po allà medzi la soupa. L'étai pè vai n'hàorè, et fe eintra lo valet po la medzi assebin, et que noutron Pierre la trova bal'et bouna, la soupa. Peinsàdè-vo vai, de la crâna soupa à la farna, avoué dâi grantè lèze de pan et dai poucheints gremelions de farna freacha. L'étai s'n'affère, kâ l'étai parti de grand matin, et l'avai z'u lo teimps de reduirè son bocon de pan.

Lo monnai fut prâo conteint : lo valet étai gros, trapu, l'avai forta mena, dai bons brès, et l'eingadza noutron Pierre po on an, avoué on paa de solâ, onna vetira de milanna et trâi louis d'or.

— Adan, cein é-t-e reindzi ? que fe lo père quand Pierre fut rarrevâ.

— Oi, su eingadzi ; mè baille dinse et dinse.

— Eh bin lè bon. Mère, tè faut retacounâ dâi tzaussè et 'na vesta au bouébo, po mettrè pè lo moulin ; s'eïn va à Breteigny delon que vint.

Pierre Tatipotze qu'avai trova bouna la soupa à la farna, parte prâo conteint et ne fe pas mau son trafi. Mâ noutron corps l'étai on singulier corps : sè trovavè adi bin iò n'étai pas, et quand l'eut restâ houit mâi ào moulin, coumeinça à s'eïnnoï et à mepresi clia pourra soupa à la farna que l'avai tant trovâ bouna d'â premi. Failliâi alla à Losena, l'âi avai de l'ardzeint à gâgni et de l'ôtra soupa. La vrefa sai dete, on lâi medzivè trâo de soupa à la farna à stu moulin de Breteigny, mâ ditè-vâi, vos ti, iò n'eïn medze-t-on pas de la soupa à la farna ?

L'eïn faut pertot medzi, sein comptâ que faut preindrè lo teimps coumeint lè et la soupa coumeint l'arrevè.

Noutron Pierre dan desâi dinse, quand sein rêvegnâi pè vai l'hotau, la demeindze : « L'è verè assebin ! lo matin, mè bailliont de la soupa à la farna ; à midzo de la soupa à la farna, et

à soupa onco de clia tonnerre de soupa à la farna. »

— Te n'eïn aré petètrè pas adi, que desâi lo père ; apri onna pllièce l'eïn vint on'otra ; d'ailleurs tè faut pas tè fourrà deïn la tita que tè volliont bailli dâi frecando et dai freccassons de grivès per lè d'avau, va pire.

— Mè tzo rein cein que mè baillieront, medâi que n'osso pas adi de clia soupa de moulin.

Et noutron Pierre laissa lo moulin à tzalandè et parte po servi dein 'na boutiqua pè la Palud, tzi 'na vèva que veindai dâo sucro et dâo café. Failliâi lo vaîrè avoué sè sola d'eimpègne et s'n'habit de milanna que l'eï fouattavè lè coussè !

(A suivre.)

L. FAVRAT.

Les abonnés à la fin de l'année.

La fin de l'année est le triomphe de l'abonné. Il regarde de toute sa hauteur le pauvre journaliste qu'il critique et menace sans pitié. Dès le mois de novembre déjà, il suspend sur notre tête son épée de Damoclès en répétant sans cesse : « Si vous ne nous donnez pas du gai, du piquant, du vif, de l'intéressant... au nouvel-an, je prie le facteur d'attendre deux minutes, et, d'une encre très noire (oh, noirceur !) j'écris sur la bande : *Refusé* !

Malheureux qui avez ainsi le courage d'inscrire d'une main ferme, sur le front d'un journal, ce terrible stigmat, avez-vous jamais songé au souci que nous avons de vous livrer à jour fixe cette feuille que vous lisez souvent avec indifférence ?... Savez-vous toutes les difficultés que nous rencontrons pour vous fabriquer, tous les huit jours seulement, le pauvre petit *Conteur*, cette bagatelle, comme vous l'appellez peut-être en mesurant d'un coup d'œil léger ses colonnes exigües ?

Eh bien, cette bagatelle est un tyran, un égoïste de la pire espèce. Un numéro n'est pas même expédié que l'ombre de l'autre se montre railleuse à l'horizon et demande à grands cris de la copie par la bouche de l'imprimeur.

Oh l'imprimeur !... Voilà encore un personnage qui vous donne du mal !... De la copie !... et quand on n'en a point, quand la tête est fatiguée, l'imagination rebelle, quand on se frappe le front avec toute la bonne volonté possible, et qu'une voix vous répond de l'intérieur : « Il n'y a personne ! » que faut-il faire ?... du remplissage, hélas ! Pas de nouvelles des cantons, pas de politique fédérale, pas de correspondance de Paris ni de Berne qui puisse trouver leur place dans le *Conteur*. Personne à chicaner, — les autres journaux s'en chargent, — c'est vraiment déplorable !...

Mais quand le journaliste est en veine, comme on dit, quand les phrases coulent de sa plume avec facilité et que ses articles vous distraient agréablement, conservez-lui au moins l'indulgence et la bonne humeur de ces moments-là, pour les jours où il souffre de la disette. — Quel gentil cadeau d'étréne de votre part !

Vieillards illustres.

PIERRE BLANC, doyen de la Chambre des députés de France, né le 29 juin 1806 — 90 ans.

ERNEST LEGOUVÉ, de l'Académie française, né le 15 février 1807 — 89 ans.

GLADSTONE, homme d'Etat anglais, né le 29 décembre 1809 — 87 ans.

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII, né le 2 mars 1810 — 86 ans.

M^{me} BEECHER-STOWE, auteur de la *Case de l'Oncle Tom*, née le 14 juin 1812 — 84 ans.

BISMARCK, né le 1^{er} avril 1815 — 81 ans.

VERDI, compositeur de musique, né le 9 octobre 1813 — 83 ans.